



Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse 2015-2016 : La sexualité féminine

Éric Zuliani

3ème leçon

Commentaire de la séance « La question hystérique II, qu'est-ce qu'une femme ? », chapitre XIII du Séminaire *Les psychoses*, pp. 195-205.¹

« Qu'est-ce qu'une femme ? »

L'universel du signifiant, et comment y donner chair

La // Une

Le titre de cette leçon formule la question d'un sujet hystérique, c'est-à-dire souffrant de symptômes névrotiques. Cette question est entre guillemets – comment la lire ? C'est une question que se posent des sujets *en analyse* : ce dont nous parlons, dans ces LIP, à partir de l'expérience analytique, n'est pas sans guillemets. Nous ne prétendons pas poser la question à partir d'une position de savoir philosophique, esthétique, voire idéologique. Les guillemets indiquent que la question s'énonce en analyse, dans un champ spécifique, celui du langage, et par une fonction, celle de la parole.

Aussi aperçoit-on la prudence et la pertinence du sujet hystérique, du sujet en analyse : il ne pose pas la question de ce qu'est *La* femme, mais celle de ce qu'est *une* femme. À la première formulation répondent les registres en tout genres de la représentation qui tentent, selon les époques, de dire ce qu'est la femme, et produire des portraits de femmes – il y a de grandes figures de femmes. L'emploi de *une*, dans “*qu'est-ce qu'une femme ?*”, est plus subtil et fait déjà apercevoir que nos leçons formeront un arc allant de *La* à *Une*. Lacan était parti d'une logique du signifiant (toujours universalisante, d'où le *La*) pour aller, à la fin de son enseignement, vers une logique de la jouissance (qui implique le particulier, le singulier). Mais déjà, dans cette séance, le *Une* indique le cheminement de Lacan, ce qui a été une surprise pour moi.

¹ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Signification versus signifiant

Dans les premières lignes de cette séance (page 195 et haut de la page 196), Lacan revient sur la différence que nous avons déjà évoquée entre d'un côté les significations comme obstacles, et de l'autre la réalisation signifiante. Pour ce faire, il distingue le symbolisme (c'est ici une référence à Jung, entre autres) du symbolique : *lire dans le marc de café n'est pas lire dans les hiéroglyphes*, dit-il. Comment comprendre cela ? Lire dans le marc de café, c'est délivrer une signification à quelqu'un, soit parce que l'on pense qu'il n'en a pas, soit parce que l'on pense qu'il n'a pas la bonne signification. C'est aussi une signification valable pour beaucoup : c'est le principe de l'horoscope. Dans ce registre, vous restez dans le champ clos des significations. En matière d'éducation par exemple, une personne vous dit comment elle procède (elle a donc des significations de ce qu'elle fait) et si vous lui donnez des conseils, vous faites valoir d'autres significations. Freud n'a pas découvert cela. Il a découvert une pratique qui touche à « ce qui organise [c'est-à-dire le signifiant] ce monde [de significations] et permet de le déplacer » (page 195). La pratique analytique consiste – après s'être assuré que le sujet le tolère – à séparer le registre des signifiants de celui du signifié. Vous avez vu la dernière fois avec le cas de "L'homme au Tram", que le praticien, plutôt inscrit dans une pratique centrée sur une *egopsychologie*, ne faisait que proposer d'autres significations (homosexualisantes) au regard des significations produites par le sujet : il y a là une bataille de significations qui renforce le moi et mène à l'agressivité. Ce n'est pas la même opération que celle de Lacan à propos ce cas : il regroupe un certain nombre de significations, en fait une lecture, et nomme par un signifiant : *procréation*. Plus exactement il nomme la position inconsciente du sujet qui est à l'endroit où se profère la question – *Puis-je procréer ?*

La chose est identique pour l'histoire du bidet dans le rêve du cas de Bouvet, commenté par Lacan, et dont je vous ai parlé. Les significations (du moi) se livrent une bataille, le signifiant, lui, est transcendant, s'organise en chaîne et dessine, en s'égrainant, la position du sujet inconscient. Et c'est pourtant avec son moi (les paroles proférées) que le sujet pose sa question. À ce titre, dit Lacan, la névrose est une phrase, et plus précisément une question – ajoutons : une question cryptée. Une lecture hiéroglyphique est nécessaire. Alors pourquoi Lacan prend-il soin d'indiquer si fortement cet algorithme du signifiant et ce qu'il produit ? : car *homme* et *femme* sont des signifiants – nous verrons cela plus loin.

Dora et l'organe féminin

Lacan revient sur le cas Dora pour souligner qu'elle pose sa question avec son moi. Qui est Dora ? C'est une jeune femme – elle a 17 ans – qui est prise dans un état symptomatique : elle se plaint, jusqu'à développer une certaine asocialité, une certaine dépression ; elle souffre d'aphonie intermittente, et la cure (de trois mois) révèle le nœud symptomatique proprement dit : elle ne peut jouir de sa féminité et reste fixée à en poser la question. Autrement dit, elle repère parfaitement ce qu'est la féminité – *mais chez une autre*, qui pour elle est un idéal de son moi. Cette opération implique que la chose est signifiante

(tout idéal est signifiant, ce qui n'empêche pas que l'on puisse se battre *réellement* pour une idée). Mais cette assomption reste désincarnée. Il n'y a donc pas chez elle d'assomption de l'organe féminin, de la féminité corporelle. Le moi de Dora, quant à lui, est identifié à Mr. K., un homme. Voici donc la solution de Dora, qui représente en même temps une impasse : pour être une femme au regard d'un idéal (d'un signifiant qui convoque du coup la catégorie de *La femme*), elle est obligée d'en passer par une identification à un homme, pour atteindre ce qu'est "la" femme, Mme K. Le problème, c'est que Freud ne le voit pas, ou plutôt qu'il se focalise sur l'objet, sur l'objet d'amour de Dora pense-t-il – il aperçoit bien que Mr K. joue un rôle dans l'affaire et qu'il est donc un objet pour Dora. Il aperçoit bien aussi que Mme K. est un objet d'admiration pour Dora. Il repère bien les objets de Dora, mais il méconnaît la duplicité subjective de Dora, c'est-à-dire la distinction entre la position subjective de Dora et son moi. Trop orienté sur l'objet de Dora, principalement Mr K., il interprète ses symptômes au regard de celui-ci. Par exemple, Freud interprète l'aphonie du côté du moi de Dora : elle surgit quand Mr K. est absent. Lacan, lui, remarque que ce symptôme se produit pendant, certes, l'absence de Mr K., mais surtout en présence de Mme K. (page 197). Cette rectification de Lacan n'est pas sans importance : elle détermine une orientation de la cure d'un sujet féminin. En effet, Freud, en ne mettant pas en cause l'identification de Dora à Mr K. (il y a chez lui un côté "à chacun sa chacune"), met Dora en impasse : car l'identification qui consiste à être la femme d'un homme, identification qui ne se déprend pas du paraître et de l'avoir (avoir le phallus, ou pas), est une impasse pour l'assomption d'une position féminine. Alors que le côté "sans voix", c'est-à-dire hors registre du signifiant, indique une autre orientation pour la cure : du côté de l'être.

Dissymétrie

Lacan, à partir de la page 198, note que dans le complexe d'Œdipe se fait jour une dissymétrie entre le garçon et la fille. Cette dissymétrie ne tient ni à la relation qu'un garçon ou une fille entretient avec la mère, ni à l'anatomie, où la fille manquerait de quelque chose. La raison de la dissymétrie se situe dans le registre symbolique. Elle tient, en somme, au signifiant. Arrêtons-nous sur ce point important. Rappelons d'abord le paradoxe souligné par Françoise Pilet-Frank : le signifiant n'a pas de sexe ; pourtant on fait du sexe avec le signifiant. Le *parlêtre* se meut dans un univers de semblant, jusque dans le lit conjugal. On peut constater, par exemple, l'impact des cultures sur la manière de faire l'amour. Dans la relation amoureuse, il faut aussi, à un moment donné, parler. L'expérience amoureuse se déploie en effet dans le champ du langage et par le biais de la fonction de la parole. On a vu aussi que ce qui pourrait être qualifié de "naturel" chez l'homme, ses *besoins*, est profondément dénaturé parce que cela doit passer par le tourniquet de la *demande*. Mais comme le langage est profondément impropre à dire ce que vous voulez ; comme il doit en passer par métaphores et métonymies, tout ne franchit pas le tourniquet signifiant. Il y a un reste, auquel Lacan donne le nom de *désir*, qui nous pousse à continuer de dire, qui cause notre dynamisme à continuer de signifier. C'est cela le désir : inarticulable comme tel, et pourtant articulé à nos moindres mots, produisant des effets dans notre corps – une conversation amoureuse, c'est-à-dire l'usage

de métaphores et de métonymies, peut nous faire de l'effet dans le corps, par exemple. Comment représenter malgré tout ce dynamisme, ce désir qui ne peut se dire ? Ce qu'on ne peut dire, on le montre. De tout temps, des murs de Pompéi à nos murs modernes, on représente ce dynamisme, cette érection du désir, de la vie même, par un signe, un phallus en érection, mixte d'imaginaire (son érection continue est très loin de la réalité) et de symbolique (signifiant du désir). Pour ces deux raisons, le phallus ne se confond pas avec le pénis. Mais alors pourquoi ce privilège donné au phallus ? : « Il n'y a pas, à proprement parler, de symbolisation du sexe de la femme comme tel » (page 198). Dans le langage universel des êtres humains, le phallus érigé est le symbole des significations, elles multiples, du désir, du dynamisme libidinal. « Il y a une prévalence de la *Gestalt* phallique », dit Lacan page 198. Tapez « phallus érigé » dans Google : aucun pénis à l'horizon ; vous n'obtiendrez que des représentations (artistiques) de l'érection : de la vie, en quelque sorte.

Se poser la question de ce qu'est une femme n'est pas le devenir

Puis Lacan se propose d'examiner les entrecroisements qui ont une fonction, entre les plans symbolique et imaginaire. Qu'est-ce que le symbolique ? C'est parce qu'il y a les mots que l'homme connaît les choses ; mieux : le mot crée la chose. Ce domaine semble relever de celui de la connaissance, du savoir. L'imaginaire, quant à lui, est celui de la capture immédiate par l'image, le domaine de la libidinalisation érotique et agressive. À partir de là, que constate-t-on dans le cas de Dora, quand Mme K. devient le support de la question symbolique de Dora *Qu'est-ce qu'une femme ?* En fait, Dora, procédant ainsi, tente de symboliser l'organe féminin comme tel. L'identification à Mr K., porteur du pénis, lui est un moyen d'approcher cette définition qui lui échappe. « Le pénis lui sert littéralement, dit Lacan page 200, d'instrument imaginaire pour appréhender ce qu'elle n'arrive pas à symboliser. » Voici donc l'explication de l'identification masculine, nécessaire à partir du moment où existe, du fait du signifiant – et non des êtres masculins – une dissymétrie. Lacan fait une distinction très intéressante, au passage, entre se poser la question de ce qu'est une femme – point d'impasse – et devenir une femme ; comment devient-on une femme ? Par *désidentification*.

Le symbolique, et ce qui y échappe

Comme je le disais précédemment, Lacan donne la définition du symbolique : le mot crée la chose. Il y a des signifiants, à partir desquels les *parlêtres* se créent leurs significations personnelles ; parmi ces signifiants, il y a le signifiant *homme* et le signifiant *femme*, et chacun est plus ou moins prié, en fonction du taux de démocratie, de se ranger sous ces signifiants, dans un registre universalisant : il y a un petit côté *pour tous*. La logique du signifiant pousse au *pour tous*, au *Le* ou *La* (homme ou femme).

Or on voit, avec l'expérience du sujet hystérique, que ce symbolique peut venir à faire défaut : pas de symbolisation du sexe de la femme en tant que tel, par exemple. On est obligé d'en passer par la représentation phallique, mais elle

est pour tous : partant du signifiant, le sujet hystérique ne peut appréhender sa féminité corporelle.

N'oublions pas, aussi, que ce séminaire porte sur les psychoses et que c'est dans ce séminaire que Lacan va produire le concept de forclusion du Nom-du-Père, c'est à dire le cas de figure où vient à manquer pour un sujet, dans le symbolique, un signifiant particulier, un signifiant susceptible d'organiser son monde : le Nom-du-Père.

Autre cas de figure encore : Lacan finit la leçon en mettant en exergue la question de la procréation. « La paternité comme la maternité, dit-il, ont une essence problématique – ce sont des termes qui ne se situent pas purement et simplement au niveau de l'expérience. »

Trois cas de figures où la question se pose de savoir comment se fait le joint entre l'univers signifiant et ce que nous sommes comme vivant : assumption de la féminité corporelle ; ordonnancement de notre expérience de vie ; incarner une mère ou un père : comment donner chair au signifiant ?

Trois occurrences – le sujet féminin, le sujet psychotique, l'expérience de la procréation – qui semblent objecter à ce que dit Lacan page 201-202 : « Le symbolique donne une forme dans laquelle le sujet s'insère au niveau de son être [de son côté vivant, dirais-je]. C'est à partir du signifiant que le sujet se reconnaît comme ceci ou cela. La chaîne signifiante a une valeur explicative, et la notion même de causalité n'est pas autre chose. »

Or quelque chose échappe à cela. Il ne s'agit pas du mot qui manque, mais de quelque chose qui échappe à la réalisation de la chaîne signifiante. « Dans le symbolique, dit Lacan, rien n'explique la création. » À partir de ce constat, Lacan fait valoir l'accident, la singularité d'une vie. En effet, si, comme il dit, « le signifiant considère le sujet comme déjà mort », reste la singularité d'une vie, son style, son mode singulier, les accidents de sa biographie : le fait que l'on a eu *un* père comme cela, et *cette* rencontre-ci, heureuse ou malheureuse. Comme je l'indiquais en commentant le titre, Lacan fait valoir la singularité contre l'universel du signifiant. Quel nom donner à cette singularité : vie, style de vie, mode de vie, singularité d'une existence, accident, bon heurt, mal heurt ? Le nom que donnera Lacan à ce vivant, au-delà du biologique, désirant mais pas universalisable, sera *jouissance*.

Éric Zuliani